

# danse, danse, danse tant que tu peux

performance-installation

Kunstenfestivaldesarts - Comptoir du nylon, bruxelles, 2005  
du lundi 9 mai au samedi 14 mai de 10h à 18h

avec: Chloé Dujardin, Gregory Grosjean, Aleksandra Janeva, Yuri Korec, Gustavo Miranda

Le centre-ville de Bruxelles, au printemps. A l'heure où la plupart des gens pressent le pas, regard baissé, sur les trottoirs encombrés, un couple défie la linéarité du quotidien. Moment anachronique de bonheur souriant, respiration insolite dans l'étouffant train-train. Derrière une vitrine, pendant les heures de bureau, Lise Duclaux nous propose une image de vie, loin de tout souci de rentabilité. Loin de la course effrénée d'une société productive.

Une couple danse ensemble, joyeux, heureux, amoureux dans une vitrine de magasin vide aux heures d'ouvertures des magasins, toutes les deux heures les danseurs se relaient.



## Danse danse danse tant que tu peux – sinon tu étouffes

Lise Duclaux crée la vitrine idéale pour une rue commerçante populaire au printemps. Entre les boulangeries, les boucheries, les poissonneries et les supermarchés chinois de la rue Sainte-Catherine elle présente une vitrine qui reflète l'essence de la vie : un couple dansant. De 10 heures à 18 heures, du lundi au samedi, deux êtres dansent ensemble, non-stop. Ils jouent avec leur imagination réciproque, se provoquent, séduisent, attirent, repoussent. Et ils rient. Du bonheur partagé qu'est l'amour.

Lise Duclaux expose-t-elle ou offre-t-elle ce que les gens espèrent trouver dans les magasins? Fait-elle une installation ou monte-t-elle un spectacle de danse ? Est-elle chorégraphe ou plasticienne? S'agit-il d'hommes et de femmes, d'aucun des deux ou de tout un chacun?

Lise Duclaux aime travailler avec des formes populaires, comme le roman-photo, l'affiche. Elle les soumet à une méthode minutieuse de déconstruction et de décontextualisation. De là naissent des mondes qui sont à la fois très familiers et profondément étranges. Elle renvoie la vie au premier degré d'interprétation : ce qui est, et ce avec quoi on le fait. Par la complexité du monde en soi, par les informations qui nous entourent, avec lesquelles nous sommes souvent en désaccord mais auxquelles nous ne pouvons échapper, Lise a l'impression que nous oublions parfois de vivre la vie au premier degré.

Le point de départ est une vitrine vide, un étalage dans une simple rue commerçante animée. Lise ne se soucie pas de savoir qui gère l'espace, ni de l'objectif social et politique en jeu. Elle part de la définition originale de l'espace et l'utilise telle quelle, avec les lois et les conditions qui s'y appliquent ; il s'agit, dans ce cas-ci, du rythme de la vie commerçante. En le décontextualisant, elle confère une nouvelle image au monde ordinaire. Il est certainement inattendu de voir, en ce lieu et à cette heure, des gens danser. C'est une provocation pour tous les aspirateurs, les machines à laver, les bancs et les mannequins qui ont un jour décoré une vitrine. À travers les danseurs, Lise crée une métaphore de la force vitale, de l'énergie naturelle, de l'essence de la vie que chaque être porte en soi et qui reçoit peu d'attention. L'image est celle d'une brise printanière et ensoleillée dans le sombre paysage que peut être cette société.

« La danse est déjà en soi une expression de la force vitale » explique Lise. « Elle nous rend heureux ou alors on danse quand on est heureux. Quand on est complètement à plat, on n'a pas envie de bouger ». La danse en vitrine rend bien cette joie de vivre.

Et ce bonheur est partagé. Par un homme et une femme ou peut-être par deux hommes et deux femmes. L'accent n'est pas mis sur le sexe. Les danseurs portent les vêtements uniformes de tous les jours. Les garçons peuvent esquisser les pas de danse des filles et vice-versa. Les danseurs jonglent avec toute la gamme de danses populaires qui nous entourent quotidiennement : du rock à la salsa, en passant par le jive, le swing, le merenge, la valse et même les danses orientales qu'on voit sur les écrans de télé dans les nightshops tenus par les Pakistanais. La musique est le moteur mais les couples sont libres de mélanger tous les styles. Il s'agit de restituer le cocktail de ce qui nous entoure quotidiennement, ce que nous entendons et consommons sans initiation particulière. Les danseurs ne sont pas obligés de bien danser. Ils peuvent se marcher sur les pieds, tomber, glisser. Mais ils doivent sourire.

Ce n'est pas une représentation. Il n'y a ni début ni fin. Personne ne vient pour voir le spectacle en entier. Pas besoin de tickets. Ils ne jouent pas le soir. Il n'y a pas de costumes. Les spectateurs ne sont pas invités à participer. La musique s'entend à peine de la rue. Le phénomène dure une semaine mais il pourrait aussi bien s'étendre sur tout un mois. Pour des raisons pratiques, Lise travaille avec des danseurs professionnels mais cela aurait pu aussi bien être vous ou moi. De préférence une tranche représentative de la population : des jeunes, des vieux, des riches, des pauvres, des petits, des grands, des gros, des minces.

Car les danseurs ne dansent pas pour un public. Ils dansent pour eux-mêmes. Ils dansent les uns avec les autres. Ensemble. Ils sont en dehors du monde. Ils sont contenus dans une bulle qui s'appelle l'amour. Ils ne regardent pas vers la rue. Ils sont ensemble.

Les gens dans la rue entrevoient une partie de leur intimité. Cela surprend. Peut-être freinent-ils un moment leur démarche pressée, peut-être rient-ils ou continuent à marcher, indifférents ; l'un d'eux, peut-être, poursuivra son chemin dans un pas de danse. Les danseurs s'amuse et font basculer l'envie, le désir, la force du jeu et le plaisir vers le monde extérieur. Lise : « Ce serait quand même fantastique si nous dansions tous dans la rue et parlions en chantant ! »

C'est l'attitude de Lise dans la vie mais c'est aussi son aventure. Tout ce qu'elle conçoit possède des côtés tranchants. Elle place de manière subtile un humour radieux dans un décor dramatique. Ses personnages aspirent à un monde intérieur fait de joie et de romantisme insouciant mais se heurtent constamment au contexte de la réalité. Les scènes et les images romantiques sont brusquement interrompues par des camion-poubelles vrombissantes et des nouvelles de guerre (voir son film *Tes cheveux dans mes yeux*) ou par la violence physique (voir son roman photo *Love is for the birds*). Les personnages, une femme et un couple, ne peuvent pas quitter la société qui les entoure pour rejoindre le monde intérieur idéal dans lequel ils vivent. Les moments de tension ne mènent finalement nulle part. Les personnages se retrouvent coincés. Comme nous tous.

L'installation de danse reste aussi une image idéale. La vitrine montre le possible mais son caractère fermé contient également l'idée d'inaccessible. La danse est une métaphore de la tension entre deux personnes. Dans ce contexte artificiel, cette tension vibre sous une cloche en verre. C'est un moment chargé d'une potentialité mentale. Dans le meilleur cas, elle produit donc une envie, une envie de vivre. En tant que telle, elle forme la passerelle vers le possible qui intéresse Lise et donne sens à son œuvre.

Dans son travail se cache une attaque poétique contre la société de consommation, fondée sur une déconstruction minutieuse de modèles et de techniques existants (issus, entre autres, de la photo de mode et du cinéma) et une transposition consciente du rêve et de la réalité. Dans le film, ces mots apparaissent sur l'image d'un supermarché dont le grand parking vide borde une nationale : « à peine le temps – de comprendre la poussière – du sol se soulève le ciment – éclate partout ils tombent – morts ».

Cette idée lui vient de Deleuze pour qui créer c'est résister. « Croire non pas à un autre monde mais au lien de l'homme et du monde, à l'amour ou la vie, y croire comme à l'impossible, à l'impensable qui pourtant ne peut être pensé: Du possible sinon j'étouffe. »

De là a été tiré le titre d'une exposition in situ, *Du possible sinon j'étouffe*. Lise avait entièrement recouvert l'intérieur du bureau de pointage de Saint-Josse avec les photos d'un homme et d'une femme dansant. Le jaune et le vert étincelaient au mur, le soleil et le printemps, l'espoir, la joie, l'énergie, l'amour et le bonheur. Sans être sirupeux ni rêveur. Mais réaliste grâce au casting de modèles qui ne sont pas des mannequins. Elle donnait également, en mains propres, des boutures de plantes aux visiteurs. D'où l'idée de munir chaque plante d'une étiquette racontant son histoire: volée dans un magasin à Boitsfort, issue de la plante mère de Petra Bungert, trouvée dans la Forêt de Soignes. Ou encore: *Pommier d'Amour*: « Attention: comme parfois l'amour, plante et fruit toxique ». Les gens recevaient l'histoire et pouvaient à leur tour continuer à la cultiver. Petites créations qui mènent, par la suite, une vie propre...

Lise Duclaux crée des bulles d'oxygène, de l'intimité pleine de soleil et de couleur. Elle offre des occasions symboliques. Des moments de répit. La vie. À Pougues-les-Eaux, les locaux abritant l'équipe administrative du Centre d'Art Contemporain avaient vue sur une petite cour intérieure grise et sale. Après un an, trente espèces différentes de fleurs des champs y fleurissaient. Et avec les fleurs vinrent les limaces, les oiseaux, les papillons. C'est parfois aussi simple que cela. « Cette simplicité est pour le moment la seule chose dans ce monde complexe que je me vois transmettre avec conviction » dit Lise en riant. « Le reste m'épuiserait beaucoup trop. Le fascisme se fait de plus en plus sentir, les gens adoptent 1001 poses et oublient de vivre. Alors qu'il y a tellement de joie et de plaisir à portée de main. Cela semble très paradoxal, ... but it's so good to be alive! »

An Mertens

traduit du néerlandais par Taal-Ad-Visie







### Entraînés par le jeu de la danse

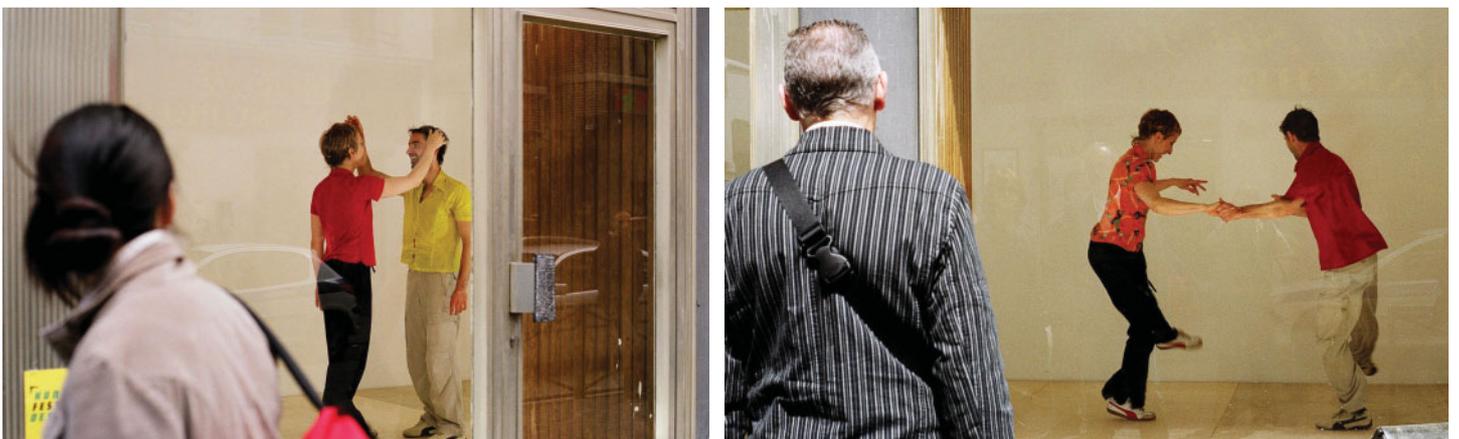
Envie d'un moment relax et d'enchanter un jour de semaine ordinaire ? Arrêtez-vous dans la rue Sainte-Catherine afin de vous laisser charmer par le projet de la Française Lise Duclaux. Impossible de passer le long de cette vitrine sans la remarquer. Médusé, vous contemplerez ce couple qui vous plonge dans leur univers de bonheur en dansant. Cette installation se trouve dans la vitrine du Comptoir du Nylon, un magasin vide situé entre les supermarchés et restaurants asiatiques. Sauf un ventilateur et une installation de musique, il n'y a rien dans cet espace clair aux murs blancs et plancher, de telle sorte que les danseurs peuvent utiliser toute la surface du local. L'homme porte une chemise jaune et la femme un t-shirt rouge, ce qui contraste fort avec le fond blanc.

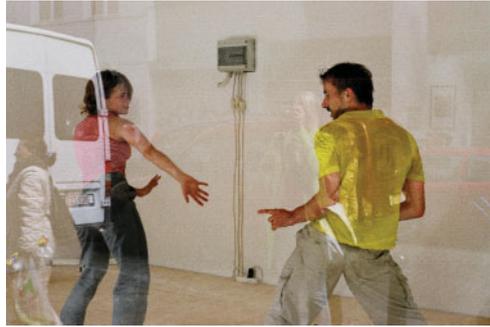
Quoiqu'en rue on n'entende presque pas la musique, le couple réussit à attirer l'attention. Etonnés, les passants s'arrêtent, les autos ralentissent pour en capter des miettes et certaines personnes prennent même des photos.

Un spectateur surpris se demande même à voix haute comment est-il possible de tenir ainsi le coup toute une journée. En effet, ils dansent avec exubérance, ils sautent avec enthousiasme, font tourner leurs bras et accompagnent la musique en chantant à tue-tête. A se croire dans la vie nocturne effervescente où les gens s'éclatent sur la piste de danse. Une seconde plus tard, on a subitement l'impression d'observer un jeu de séduction. Le couple se jette des regards enjoués et se met à flirter avec ardeur. Ils s'étreignent de près et dansent fortement enlacés, en se touchant du nez. Quand on s'attend au baiser inévitable, ils s'arrachent l'un à l'autre et commencent à fortement se trémousser. Les danseurs sont en harmonie et parfaitement bien accordés, ce qui se voit aux mouvements fluides qu'ils décrivent sur la piste.

Ils n'ont d'yeux que l'un pour l'autre et ne prêtent aucune attention à la vie agitée qui se déroule derrière la vitrine, comme s'ils étaient seuls au monde. Ils se livrent entièrement à la musique qui guide leurs corps. Le bonheur transparait sur leur visage et ils ne cessent de rire. Quand je les vois se mouvoir ainsi, j'aspire à habiter la même planète, la leur.

Stephanie Vander Elst (student Toegepaste Taalkunde, Hogeschoole voor Wetenschap & Kunst, campus VLEKHO)











KunstenFestivalsdesArts | Il étonne aussi hors des salles

# Danser aux nez des passants

■ Avec le piquant festival bruxellois, la surprise est aussi au coin de la rue. ■ Lise Duclaux ouvre une vitrine contre la morosité.



« Ah, c'est fait exprès ? » ou « Je trouve qu'ils sont délicieux ». Les avis des badauds sur la vitrine dansante de Lisa Duclaux divergent...

Photo Dominique Duchesnes.

LAURENT ANCION

**E**n plus des spectacles étonnants en salle, le KFA fait surgir des projets là où on ne les attendait pas : le plasticien Simon Siegmann crée une installation dansante dans un parc, le performer Franko B. sue sang et eau dans le hall d'entrée du Palais des beaux-arts, le chorégraphe William Forsythe fait danser son monde devant les guichets de la Banque nationale (lire ci-dessous).

Et dans le centre-ville, Lise Duclaux se livre à un drôle de petit commerce. Dans la double vitrine du Comptoir du Nylon, ancien magasin offert aux expositions, elle laisse un couple de danseurs se trémousser toute la journée. Rien à vendre, tout à voir. Le

*l'idée ? Une plasticienne qui avait justement envie de rompre la morosité de la ville...*

*D'autres passent derrière lui sans le même enthousiasme. Ah, c'est fait exprès ? Je croyais que c'était juste deux personnes qui faisaient la fête, commente une jeune femme en pleine course. Il faudrait qu'on comprenne mieux que c'est un spectacle. On croit que c'est deux personnes qui sont contentes d'avoir fini de plâtrer le plafond de leur magasin, on n'ose pas trop regarder, estime cet homme d'âge mûr. Pourquoi ils n'indiquent pas mieux ce que c'est ?*

La plupart des passants ne s'inquiètent pas de la signalétique. *Beaucoup de gens nous regardent pendant vingt minutes, raconte la danseuse Aleksandra Janeva, qui continue à bouger alors qu'on s'invite à l'intérieur du magasin. D'autres passent leur chemin sans même nous voir. Le plus gros succès qu'on a, c'est à midi : les gens ont le temps et se détendent complètement. Il n'y a pas eu d'ennuis ? Aucun ! Les passants voient qu'on sourit, alors ils sourient aussi. Les deux seules personnes qui nous ont interpellés, c'était soit pour danser avec*

*nous, soit pour savoir où était la place De Brouckère !*

La course-relais, assurée par un groupe de cinq danseurs, épate par sa simplicité. On savait que la danse contemporaine tenait une sacrée place dans le cœur de Bruxelles. Jusqu'à samedi, ce goût est visible physiquement. Une vivante métaphore ! ●

*« Danse, danse, danse tant que tu peux », jusqu'au 14 mai, dans la vitrine du Comptoir du Nylon, 13, rue Saint-Catherine, 1000 Bruxelles.*

*Le KunstenFestivalsdesArts, jusqu'au 28 mai, en vingt lieux à Bruxelles. Tél. : 070-22.21.99.*

Deux personnes  
contentes d'avoir  
fini de plâtrer  
le plafond  
de leur magasin...

spectacle, au carrefour des arts plastiques et de la danse, arrache les sourires de tous ceux qui passent. Encore faut-il s'arrêter.

*Oui, je m'arrête, je veux prendre le temps de regarder. C'est vraiment amusant, se délecte Jean-Pierre, un fringant monsieur de 75 ans, le nez collé à la vitrine. Ils font ça toute la journée ? Oui ! Ha ha, ils ont l'air si contents ! Je ne vais pas souvent au spectacle. Mais je trouve qu'ils sont délicieux. Qui a eu*



■ Affichebeeld van *Zijden stad*.



■ In *Danse, danse, danse tant que tu peux* doorbrak Lise Duclaux de doorgaande stadsbeweging. Ze danste zeven dagen lang in een klein winkeltje in de Sint-Katelijnestraat. (Foto's RV / ABRHECM)

KUNSTENFESTIVALDESARTS ONTWIKKELT VERHAAL MET DE STAD

## Brussel, stad van nylon en zijde

### KUNST TE KIJK OP STRAAT

Die doorgaande stadsbeweging even onderbreken, dat doet het project *Danse, danse, danse tant que tu peux* van Lise Duclaux. Ze danste zeven dagen lang in een klein winkeltje in de Sint-Katelijnestraat. 'Comptoir du nylon', stond er ooit in mooie letters boven. En nylon is natuurlijk geen zijde, het is rekbaar voor wie het past. Sommige voorbijgangers lopen de brede vitrine zomaar langs, anderen blijven minutenlang staan kijken. Geen hoog artistieke choreografie krijgen ze te zien, maar heel spontane improvisatie. Duclaux danst zich op *poppy* deuntjes in het zweet met telkens één gastdanser.

Het project charmeert, maar er zit ook meer achter. Winkeltjes in het centrum staan leeg omdat men nu naar grote winkelcentra aan de rand van de stad trekt. Laermans beschrijft die *malls* als "een geësceneerde schijnwereld van eindeloze overvloed en gedurige vernieuwing". Ze zijn er enkel voor beschaafde burgers, want meer verdachte sujetten worden er discreet geweerd. Bij Duclaux daarentegen kan iedereen door de vitrine kijken, haar simpele dansproduct kost niks. En dat geeft ook spontaan contact. "Ça change pas beaucoup, je trouve", knipoogt een oud dametje ons toe. Ze is Duclaux blijkbaar elke dag komen volgen.

Dat is waar kunst op straat goed in is: andere perspectieven bieden op de dagelijkse route van mensen. Zeker als je ingrijpt op symbolische plekken. Zo stoot je binnenkort in het Park van Brussel op een beeldende installatie van Simon Siegmann. Ze ziet er van twee kanten

totaal anders uit: van de ene kant is het een brede traptribune, van de andere kant een lage scène. Daarop zullen de andere performers van dit *Agora*-project vijf avonden lang iets doen met dans, literatuur en muziek.

Voor Siegmann is dat niet enkel een artistiek verhaal: "We richten in het Park een soort kunstinstituut op, pal tussen parlement en paleis. Dat is geen politiek, maar vooral iets heel menselijks. We nodigen mensen uit om letterlijk van standpunt te wisselen, zelf hun kijk

tegenover de scène te bepalen. Want wie op de tribune gaat zitten, zit er met zijn rug naartoe. Een beetje zoals de nar van de koning wanneer die zijn rede houdt. Dat is onze utopische agora: een plek in de stad waar je leven niet van hogerhand bepaald wordt."

*Zijden stad* speelt tot 28 mei in de KVS, Arduinkaai, Brussel, 02/210.11.00. *Agora*, van 20 tot 25 mei in het Park van Brussel. *Danse, danse, danse tant que tu peux* is afgelopen. Info en tickets: 070/222.199 en [www.kunstenfestival.be](http://www.kunstenfestival.be)